

PIERRE-FRANÇOIS PUECH

MOZART,
une enquête hors du commun

MAISON RHODANIENNE
Collection Rencontres Artistiques et Littéraires

LES CAUSES DE LA MORT

Il y a, de part le monde, des personnages fascinants. Mozart a certainement été l'un d'eux. Dès son plus jeune âge son père développe les dons exceptionnels qu'il a reçus et parcourt l'Europe pour les faire connaître. Mozart devient ainsi européen, il parle l'anglais, le français, l'italien, l'allemand et assimile la musique de ces pays. Quel aventurier ! Mozart court le cachet. Le métier le conduit en tournée où, adulte, il calcule ses frais et regrette parfois la garniture intérieure d'un demi-pied de bourre de laine de la voiture à quatre places que son père avait achetée : « j'ai voyagé avec le courrier. Mais j'en ai le siège et tout ce qui s'ensuit si brûlant, qu'il m'eût été impossible de supporter davantage ».

La route, toujours. Après avoir envoyé un chapon et deux pigeons à la cuisine, il paye son écot dès le soir au camérier et au cuisinier. La chambre à coucher se compose simplement d'un lit, d'une table et de deux chaises, mais la servante fait le lit avec des draps blancs de lessive. Il est difficile de décrire les lieux où vécut autrefois Mozart, mais nous savons que le repas est fait d'une soupe, de viande accompagnée, et pour le dessert de fromage, de pâtisserie et de fruits. Etrange XVIII^e siècle où les impressions sont parfois considérables. Mozart, enfant sensible, note simplement que les pendus de Lyon sont comme tous les pendus. A cette époque les pères menaient leurs enfants considérer ces cadavres pour leur faire des remontrances proportionnées à leur âge. L'usage était de leur donner de bons soufflets, afin qu'ils n'oublient pas ce qu'ils avaient vu et ce que leurs pères avaient dit.

Nous ne saurons rien de plus par la correspondance, mais le cinéma nous a fait découvrir autre chose car le film utilise avec une grande habileté les décors. Le film « *Amadeus* » relate ainsi,

par une suite d'images très fortes, la vie et la mort de Mozart. Un Mozart qui ne voulait pas respecter les conventions. La pièce, portée à l'écran par Milos Forman, est de Peter Shaffer. Pour ce dernier, Mozart appartenait au monde de l'avant-garde et pour cela aurait été empoisonné par Salieri. Il semble bien, à travers les diverses transcriptions de la pièce, que Shaffer ait été obsédé par la manière dont Mozart serait mort. Dans la première version Mozart aurait bu du vin empoisonné, puis dans les versions suivantes ce serait Salieri qui aurait « fait le vide » autour de Mozart. Pour isoler Mozart, Salieri aurait poussé ce dernier à mettre au grand jour les rites confidentiels des francs-maçons. Pour terminer, dans l'adaptation cinématographique Salieri n'est plus pour rien dans la mort de Mozart, mais les succès que son rival a récoltés empoisonnent les derniers jours de Salieri.

« Si nous n'avions l'intime pensée que l'incompréhension du monde est finalement plus chère au génie que son applaudissement, la vie de Mozart serait un des plus grands remords que nous aient légués nos grands-pères et un péché originel qui me serait autrement plus lourd que l'autre à porter ». C'est pour cette raison, donnée par Jean Giraudoux, mais aussi pour répondre à la question posée dans le « *Wiener Musikalische Wochenzeitung* » sept jours après la mort de Mozart : « Mozart a-t-il succombé à la haine ? » qu'il nous faut reprendre et commenter les faits avancés par les accusateurs de Salieri.

Les pires bruits sur la culpabilité de Salieri se propagent dans Vienne, dès la mort de Mozart. Pouchkine trouve dans ces cancanes, et dans la confidence faite par Mozart à sa femme, l'occasion de bâtir un drame. « Nannerl » confirme les soupçons de son frère envers Salieri et des témoins rapportent que Mozart s'est ouvertement plaint à plusieurs reprises « d'avoir le goût de la mort dans la bouche ». Une semaine après l'enterrement de Mozart, les journalistes et quelques médecins émettent l'hypothèse de l'empoisonnement. Carl Maria von Weber, cousin de Constance Mozart, arrive à Vienne en 1813 et décline alors l'invitation à rencontrer Salieri transformant le soupçon en une accusation.

A-t-il existé ce crime ? Ou s'est-il uniquement réalisé dans l'imaginaire ? Pouchkine souligne que la femme de Salieri présentait à sa mort, en 1807, les mêmes symptômes que Mozart. Il reconnaît cependant que « les mensonges d'une légende sont parfois plus précieux que la vérité, car ils nous élèvent très au-dessus du banal réel... Il est peut-être magnanime de charger les carac-

tères historiques d'horreurs imaginaires ». Le tsar Nicolas 1^{er}, qui se méfie de Pouchkine, ne l'a jamais autorisé à quitter la Russie pour venir enquêter à Vienne. C'est le baron de Meckeren, ambassadeur de Hollande à Saint-Pétersbourg, qui a rapporté les ragots qui ont circulé à la mort de Mozart. Pouchkine n'est pas entièrement crédible car dans une autre affaire il a travesti les faits en attribuant à Boris Godounov le meurtre d'un enfant innocent, Dimitri héritier du trône de Russie, afin de prendre sa place.

Il existe cependant une suite de faits qui peuvent donner raison à Pouchkine. Au mois de mars 1821, Salieri envoie au comte H. W. Haugwitz la partition de son « *Requiem* » avec cette étrange remarque : « Lorsque Votre Excellence recevra cette lettre, le Seigneur aura déjà rappelé à lui l'auteur de ces lignes ». Salieri a ensuite usé d'une quantité insuffisante de poison pour se suicider. Deux ans plus tard, en 1823, Salieri essaie de se trancher la gorge après avoir été hospitalisé contre son gré. Les infirmiers qui veillent le malade le sauvent à temps, il échappe à la mort. Il souffre alors de troubles mentaux, mais pas de folie puisque Liszt, son élève de 1823 à 1825, ne fait pas la moindre allusion à une authentique démente.

Beethoven étant devenu sourd, les conversations des huit dernières années de sa vie se sont faites par écrit à l'aide de carnets faciles à échanger. En novembre 1823, le publiciste, J. Schickh, déclare à Beethoven dans le carnet 95 : « Salieri s'est tranché la gorge, mais il est encore vivant ». Il ajoute ensuite : « On peut parier à cent contre un que les aveux de Salieri, contrôlés par la manière dont Mozart est mort, correspondent à la réalité ». Du vivant de Salieri, le neveu de Beethoven, Karl, note dans le carnet 125 : « Salieri a déclaré qu'il a empoisonné Mozart » et, le 7 mai 1825, jour où Salieri fut délivré de ses souffrances, il ajoute : « A présent, on dit avec insistance que Salieri est l'assassin de Mozart ». Dans ce carnet, Schindler avait écrit le 25 janvier 1824 : « Salieri va très mal à nouveau. Il répète sans cesse qu'il est responsable de la mort de Mozart. C'est la vérité, il veut la dire dans sa confession. Chaque chose reçoit son châtiment ». Le 23 mai 1824, le comte Dietrichstein, ami de Salieri, a fait arrêter par la police le poète Carlisto Bassi qui faisait circuler un poème dans lequel il accusait Salieri d'avoir tué Mozart.

Comment, alors, Salieri aurait-il empoisonné Mozart ? Au Café de la Couronne, en versant dans un pichet de vin du chlorure de mercure qui activé par l'alcool se comporte comme un poison

lent. Mais le sublimé aurait alors communiqué au vin un goût détestable qui aurait empêché Mozart de vider tout le contenu du verre. Cet empoisonnement aurait ensuite provoqué des tremblements caractéristiques qui auraient modifié l'écriture du maître. L'écriture n'a pas été altérée et il est invraisemblable que Mozart ait été en famille avec Salieri à une représentation de la « *Flûte enchantée* » le 13 octobre 1791 s'il s'était senti empoisonné par son rival.

Il faut attribuer à l'ignorance de certains médecins viennois, questionnés par la sœur de Mozart, la persistance des soupçons qui ont pesé sur Salieri. Sans mettre en doute leur talent, ils se sont trompés comme tout médecin se trompe souvent.

Pour mieux connaître les relations réelles ou supposées entre les deux compositeurs, nous devons voyager au cœur de la mémoire et trouver l'écho de cet être que l'on a décrit méfiant et terrifié lorsqu'il agonise en 1824 à l'Hôpital Général de Vienne. Salieri tente alors de mériter l'autre monde et interroge son trajet intérieur d'homme et de créateur. « Prenez forme fantômes du futur », écrivent Shaffer et Quentin dans la pièce de théâtre « *Amadeus* » lorsque Salieri se demande s'il est ou s'il n'est pas coupable de la mort de Mozart.

A chacun de nous d'apprécier le compositeur de musique. C'est au-delà de la réalité, à travers le drame « *Mozart et Salieri* » de Pouchkine, que l'on aime à penser à Mozart. Supériorité de la Littérature sur l'Histoire, Salieri nous est connu par le drame de ses relations avec Mozart. Ce dont on ne peut douter c'est que Salieri supporta mal les succès de son illustre confrère et son anti-conformisme qui lui permettait de voyager aux frontières de la normalité. La pièce de théâtre a senti l'élément qui a animé Salieri et saisi son destin. Le drame rend inoubliable un compositeur, que l'Histoire a quelque peu ignoré, en exposant des relations trop complexes pour que l'on puisse les explorer simplement.

La réalité à propos de la fin de Mozart et une désintégration rapide. Mozart présente à sa mort une enflure des jambes, une paralysie partielle, une forte fièvre et de petites vésicules sur le corps ; on note de plus une enflure du visage et des noircissements par endroits sur le reste du corps. Richard Wagner note en 1830 que « la plupart des musiciens viennois sont persuadés que Mozart a été empoisonné par Salieri ». La crédulité des gens a été abusée dans les diverses hypothèses proposées par la façon dont on a alors présenté ces différents symptômes. La médecine d'alors connaît

certaines maladies contagieuses par les épidémies qu'elles provoquent, mais pour le reste elle ne sait que décrire et séparer les fièvres éruptives des fièvres transmises. Parfois la médecine traite les signes extérieurs des maladies, mais n'oublions pas que la mauvaise santé de Constance, due au traumatisme des accouchements multiples et à un état de grossesse quasi permanent, a été soignée par des saignées répétées, quelques cures aux eaux et des tisanes. Remède universel qui sera d'ailleurs appliqué à Salieri lorsqu'il aura dépassé les soixante-dix ans. Seule amélioration à la médecine du siècle précédent, les médecins n'examinent plus l'horoscope de leur patient avant de pratiquer la saignée qui était indiquée dans toutes les maladies où l'on voulait faire tomber la fièvre.

Toute sa vie Mozart a voulu se faire reconnaître mais il y renonce quelques mois alors que s'ouvre pour lui le gouffre de la mélancolie. Tout d'un coup, un malaise s'est emparé de lui, la vie lui a semblé incomplète et impossible. De plus en plus égaré, il a continué à travailler tout en s'éloignant du monde qui l'entourait. Le pessimisme est venu de la succession des petites misères. En attribuant la mélancolie à la « pléthore des capillaires cérébraux » les médecins ont donné une justification aux saignées. Saignées qui ont été pratiquées pendant les douze derniers jours de la vie de Mozart, à qui l'on aurait ainsi extrait deux à trois litres de sang.

A trente-cinq ans, Mozart a derrière lui une vie de surmenage et d'anxiété*. La « déprime » des derniers mois se manifeste dans sa correspondance à Constance lorsqu'il écrit notamment : « Il n'est pas du tout bon pour moi d'être seul, quand j'ai quelque chose en tête ». Si la mélancolie est de toutes les époques, elle connaît toutefois un âge d'or lorsque Constance livre à la postérité les détails de la vie de Mozart. Lorsque les littératures sont pleines de héros mélancoliques dont l'existence est vécue comme une question sans réponse possible, il est probable que toute biographie a son chapitre maudit. C'est l'heure du romantisme, Volney s'écrit en 1791 « O ruines ! je retournerai vers vous prendre vos leçons ! ». Une aveuglante fatalité se joue de la destinée de l'homme et la poésie de cette fin de siècle est celle des tombeaux. Il est donc difficile de faire la part de vérité dans les biographies qui nous sont alors offertes.

* Il partage avec les compositeurs de blues des Etats-Unis d'avoir été perfectionniste, sensible, simple, joueur, individuel, d'avoir possédé une énergie considérable, d'avoir fréquemment déménagé de logement et peut-être d'avoir été intempérant.

Selon le témoignage de ceux qui ont connu Mozart, il vivait à un rythme effréné, ne s'accordant que peu de repos*. Trop absorbé par son travail et la vie quotidienne, il n'était pas maniaco-dépressif mais devint irritable et instable vers la fin de sa vie. Une corrélation n'est pas à exclure entre ce comportement et son rapide déclin lorsque la mort commence à rôder. Aucune affection chronique n'a été identifiée de façon formelle chez Mozart. Il n'était pas un homme malade, mais certains attribuent son fatal coma à une maladie rénale. Les troubles complexes du métabolisme, dans une maladie rénale, peuvent aboutir au coma par des processus multiples mais nous n'avons aucun moyen de vérifier le diagnostique. Nous sommes dans le brouhaha, sans qu'il soit possible d'en sortir**.

D'hypothèses en hypothèses, on a même avancé que Mozart souffrait d'une malformation rénale pour expliquer l'anomalie du pavillon de l'oreille gauche et un décès par infection urinaire. D'après le docteur Bachmann, professeur à l'université de Heidelberg, cette thèse est en contradiction avec l'activité débordante dont Mozart a fait preuve durant sa dernière année. Le médecin australien Peter Davies, pour englober l'insuffisance rénale, l'exanthème et les vomissements, propose le rarissime syndrome de Schönlein Henoch ! Comment vérifier de telles hypothèses ? Lorsque l'on propose un diagnostic rare, celui-ci doit être fortement étayé. Concernant une personne historique, la probabilité d'occurrence fait parti du diagnostic car tous les faits sont connus et il n'est pas possible de tester les hypothèses. Si 80 % des décès attribués à une maladie rénale sont la conséquence d'une néphrite ou d'une pyélonéphrite avec infection urinaire, le purpura Schönlein Henoch n'est présent qu'une fois sur cent. Dans tous les cas la préférence doit être donnée aux explications les plus simples. Nos connaissances ne peuvent être confondues avec les hypothèses. Les comas par intoxication exogène d'origine volontaire ou accidentelle sont multiples. Toutes les intoxications peuvent en donner et nous ne pouvons plus effectuer de vérifications.

Constance aurait rapporté à Mary Novello, venue de Londres à Salzbourg questionner les derniers contemporains de Mozart, que ce dernier aurait plusieurs fois soupçonné avoir été empoison-

* D'où le syndrome de Tourette qui peut être attribué à presque tous les superactifs.

** voir l'interprétation radiologique de l'expertise du crâne page 51.

né : « Je sais, je vais mourir, quelqu'un m'a donné de l'aqua tofana », un poison découvert par Teofania di Adamo. L'usage du poison avait communiqué, à cette époque, une phobie à laquelle d'autres musiciens n'ont pas échappé. Schubert, par exemple, a souvent pensé qu'il avait été empoisonné. Mais à partir de quel instant faut-il soupçonner un simple malaise ou un décès ? Pour Mozart s'est-il agit de la bascule d'un mauvais équilibre transformant une apparence de santé en fatale destruction, ou la conséquence d'un acte criminel ? Lorsqu'on apprend qu'il a fait part de ses soupçons d'avoir été empoisonné et qu'il aurait même précisé ensuite que c'était par Salieri, sa mort n'a vraiment plus rien de normal. De plus, en mai 1825, Salieri, l'ancien rival de Mozart à la cour d'Autriche, aurait avoué son crime. Ceci a bien été raconté par Pouchkine dans la nouvelle « *Mozart et Salieri* » et plus récemment dans « *Amadeus* », le film aux 7 oscars décernés à Hollywood. Véritable roman policier britannique, dans le sens où se trouvent réunis une mort mystérieuse, des indices et un suspect.

Deux siècles après, nous savons de façon certaine que Mozart est mort subitement, ayant senti la mort venir. Au stade final Mozart est tombé dans un coma. On parle de coma dès qu'un sujet perd complètement connaissance, c'est l'abolition de la conscience. Le coma de Mozart pose un problème particulier de diagnostic, puisqu'il survient de façon brutale sans être l'aboutissement mortel d'une affection suivie. Le Dr Closset avait d'ailleurs soupçonné l'existence d'une excroissance dans le cerveau de Mozart.

Qui est Thomas Frantz Closset (1754-1813) ? Le dernier médecin de Mozart, celui qui l'assiste au dernier moment. Comme le précise une lettre de Mozart, du 17 juillet 1789, adressée à Michaël Puchberg, Closset est le médecin de la famille. Plusieurs années après l'enterrement de Mozart, une expertise sur les circonstances de la mort sera rédigée en 1824 par le Dr Guldener von Lobes sur la demande de la sœur de Mozart et du journaliste Carpani. Rapportée dans la biographie dirigée par Nissen, cette expertise confirmera le rôle du Dr Closset.

Closset arrive à Vienne en 1777 pour suivre l'enseignement de Maximilien Stoll (1742-1787). Les cours de Stoll nous renseignent sur la nature des rhumatismes reconnus chez Mozart. Il pouvait s'agir tout aussi bien de sciatique rhumatismale que de maux de tête, d'oreille, de dent, de joues enflées, d'enrouement, de rhumatismes de la poitrine, de gastrite, d'entérite ou de pleurésie. Closset est devenu l'assistant de Stoll à l'Hôpital Général nouvellement

réformé par Gérard van Swieten, sur l'instigation de l'Impératrice. A la mort de Stoll, Closset est l'un des médecins les plus renommés de Vienne. A l'hôpital il a un ami, Mathias von Sallaba, qu'il appelle au chevet de Mozart le 28 novembre 1791. Closset diagnostique chez Mozart une fièvre miliaire ardente que Stoll avait définie comme évoquant le syndrome malin d'une maladie infectieuse par ses épisodes hémorragiques, ses troubles de la conscience pouvant aller jusqu'au coma et exitus en huit à quinze jours. Il est cependant possible de reconnaître, dans les épisodes hémorragiques, une conséquence septicémique banale précédant la mort.

Guldener von Lobes, consulté en 1824, livre son opinion à Giuseppe Carpani en ces termes : « C'est avec plaisir que je communique à votre illustre seigneurie tout ce que je sais au sujet de la maladie et de la mort de Mozart. Au cours de l'automne il a contacté une fièvre rhumático-inflammatoire, qui à cette époque était quasi générale et dont furent atteintes de nombreuses personnes. Je ne le sus que plusieurs jours après, alors que son état avait déjà considérablement empiré. Par discrétion je ne lui rendis pas visite, mais je pris de ses nouvelles auprès du docteur Closset que je voyais presque tous les jours. Celui-ci considérait comme très dangereuse la maladie de Mozart et, dès le début, redoutait le pire. C'est-à-dire un dépôt dans la tête. Rencontrant un jour le docteur Sallaba, il lui dit nettement : « Mozart est perdu, il n'est plus possible d'éviter le dépôt ». Sallaba me communiqua aussitôt cette nouvelle et, effectivement, Mozart mourut quelques jours plus tard en manifestant les symptômes qu'entraîne habituellement un dépôt dans la tête.

Sa mort fit sensation, mais il ne vint à l'esprit de personne de soupçonner un empoisonnement. Tant de gens lui rendirent visite pendant sa maladie, tant de gens demandèrent de ses nouvelles, sa famille l'a assisté avec tant d'affection, enfin Closset, son médecin, habile, expérimenté, hautement considéré, le soigna avec toute l'attention d'un médecin scrupuleux et l'intérêt d'un ami de longue date ; un indice d'empoisonnement, si léger fût-il, n'aurait pu lui échapper. La maladie suivit son cours habituel et sa durée fut celle qu'on note habituellement. Closset l'avait observée et diagnostiquée avec tant de précision qu'il en prévint l'issue dès le premier instant. De nombreux habitants de Vienne furent frappés de la même maladie et, pour un certain nombre d'entre eux, l'issue fut également fatale et accompagnée des mêmes symptômes que pour Mozart. L'examen du cadavre n'a présenté rien d'insolite.

Voilà donc tout ce que je puis dire sur la mort de Mozart. Je serais très heureux si ces indications pouvaient contribuer à démentir l'horrible calomnie visant l'excellent Salieri. Je prie seulement Votre Seigneurie de bien vouloir me pardonner de n'avoir pu lui envoyer ces quelques lignes plus tôt, un flot d'affaires toujours nouvelles et une indisposition qui ne s'est apaisée qu'après une saignée m'en ayant empêché. »

Ce rapport médical, publié par Nissen, n'a pas empêché le fils aîné Carl Thomas Mozart de penser que son père avait été empoisonné puisque, selon lui, le cadavre n'est pas devenu raide et froid mais, comme ce fut le cas pour le pape Ganganelli et chez ceux qui meurent d'un poison végétal, est resté mou et élastique en toutes ses parties. Nous savons aujourd'hui que la rigidité est rapide et de courte durée si l'agonie a été très épuisante, que l'on décède par empoisonnement ou non. Alors, la rigidité ne dure qu'une ou deux heures, ou même si peu de temps qu'elle peut ne pas être remarquée. Si les faits rapportés par le fils de Mozart sont exacts, nous pouvons seulement en conclure que Mozart a lutté avec acharnement contre la mort. N'y a-t-il pas douze stations au chemin de croix ?

Qu'est-il advenu à l'homme qui épelait parfois son nom à l'envers ? Aux derniers jours, les pensées de « Trazom » lui font accomplir d'immenses efforts. Sophie Haibel a précisé que Mozart ne voulait pas rester au lit et qu'il ne cessait de se lever et de se recoucher, mais que finalement les frissons et l'intense fatigue eurent raison de son énergie. Il s'est senti victime de pensées qui ne lui appartenaient plus. Le rêve est devenu éveillé dans le coin d'une tête étrangère et il lui est apparu évident qu'il allait mourir. La mort s'est présentée à Mozart comme la suite inévitable d'un conflit de l'esprit. Après une succession d'états émotionnels dont il a comparé les effets à d'horribles décharges menaçantes, Mozart voulu traduire cette flambée finale en une suite de notes qu'il transcrivit sur un morceau de papier pour sa belle-sœur. Il lui fit ensuite part du désordre de son âme et des tentatives du démon que sa conscience ne pouvait suivre. Un moment il saisit le stylet servant aux saignées pour le reposer aussitôt comme s'il était couvert d'araignées. Il posa ensuite la main sur sa poitrine comme pour sentir les battements de son cœur avant de sombrer dans le coma.

Les causes de la mort n'ont été connues que deux cents ans plus tard. Mozart est sans aucun doute tombé et s'est heurté le côté

gauche de la tête. Telle est la surprenante découverte faite après examen de son crâne. Une constatation qui fournit enfin l'explication de cette mort soudaine. Survenue plusieurs mois après la chute, la mort serait tout simplement due à un hématome extradural. Un trait de fracture, l'empreinte remodelée des vaisseaux méningés et de l'hématome, ainsi que des amincissements, sont visibles sur la paroi interne du crâne. En médecine légale nous sommes souvent amenés à diagnostiquer et à expliquer le traumatisme d'un os. Le traumatisme est d'abord classé dans une catégorie qui peut être : la fracture, la dislocation, la déformation, la mutilation... Rappelons que le « National Safety Council » des Etats-Unis considère que les chutes corporelles constituent actuellement la principale cause de décès accidentel, si l'on exclu les accidents de la circulation.

La fracture temporo-pariétale s'est produite sans déformation locale, ce qui exclut l'agent vulnérant de faible surface. Un bon exemple de cause serait la chute de cheval. Sollicitant l'élasticité de l'os, l'impact a modifié la courbure du crâne au point touché, par aplatissement, il en a résulté, dans le plan perpendiculaire à la force, une traction avec rupture. Un grand nombre de fractures du crâne obéissent à cette règle et comportent des traits qui, consécutifs à un choc portant sur la région latérale de la voûte, s'orientent suivant les méridiens. Telle a été la genèse de la fracture irradiée de Mozart.

Deux cents ans après ! Pour mesurer l'importance de la découverte d'une fracture qui a conduit Mozart au coma, il faut se souvenir des hypothèses, formulées jusqu'alors par les scientifiques de tous bords, basées sur de simples interprétations de signes rapportés près de vingt ans après le décès de Mozart. La fracture confirme la conclusion d'Hildesheimer pour qui les maladies dont Mozart a souffert au cours de la vie sont sans rapport avec sa mort. Maintenant nous pouvons abandonner toutes les thèses et les biographies, qui n'ont su répondre que par la légende, pour ne conserver que la déclaration faite par Constance d'un Mozart fiévreux.

Les fractures du crâne sont peu fréquentes chez l'homme adulte puisqu'elles ne représentent que 1,8 % du nombre total des fractures osseuses. La présence d'une fracture temporo-pariétale vient donc quelque peu mystifier les amis de Mozart. Il est, cependant, des accidents si banals que l'on n'y prend pas trop garde. On se sent un peu secoué, un peu fatigué ensuite, puis le lendemain on

est mieux. On se dit que ce n'était rien. Jusqu'au jour où le mal prend un essor foudroyant au point que les médecins savent qu'ils ne pourront sauver leur patient. L'accident de Mozart a été de ce type. Les premiers indices se sont manifestés dès le printemps 1790, Mozart souffre de maux de tête et fréquemment, pour atténuer la douleur, il vit la tête emprisonnée dans des linges. Le 7 ou 8 avril 1790, Mozart écrit à Puchberg : « Ma tête est toute embobinée à cause de douleurs rhumatismales... ». Autre symptôme : la sensibilité excessive aux bruits. « On raconte que Mozart, avait tellement pris l'habitude de marcher sur la pointe des pieds et d'imposer le silence à tous dans sa maison par des « chut ! » énergiques, qu'il lui arriva dans la rue de faire les mêmes gestes à un ami qui s'approchait de lui. »

Sa santé est mauvaise, mais d'abord assez faiblement. En accordéon, pourrait-on dire, un jour ou deux de faiblesse, un jour ou deux de reprise. Mozart écrit le 14 août : « Très cher ami et frère, autant je me sentais modérément bien hier, autant je suis horriblement malade aujourd'hui ». Mais si l'on comptabilise, on s'aperçoit que le total des petites baisses est supérieur au total des petites reprises.

A Vienne, Léopold II, qui vient de succéder à Joseph II, met de l'ordre dans ses royaumes où foisonnent les idées d'indépendance et conclut un armistice avec les Turcs. Il n'apparaît donc, pour la première fois au théâtre de la Cour, que le 20 septembre 1790 à l'occasion d'une représentation de « *Axur, re d'Ormus* » de Salieri. Ce dernier est confirmé dans ses fonctions de compositeur des théâtres de la Cour et conserve les faveurs. Mozart, pour ne pas être oublié, engage, deux jours plus tard, son argenterie afin de se rendre à Francfort-sur-le-Main où Léopold II doit être couronné, le 9 octobre, saint empereur romain. Mais le voyage est un demi-échec et Mozart rentre à Vienne vers le milieu du mois de novembre.

A partir de l'été 1791, la chute devient sérieuse et de nouveaux troubles viennent frapper Mozart qui est un moment incapable de se jouer ou de chanter un air de son opéra « tant il en est aussitôt remué ». Tombé sous le règne du temps, Mozart se rend pourtant à Prague chez ses amis les Duschek. Dès son arrivée, il tombe malade et doit se soigner. Et l'on a pas fini de parler de journées noires et de mélancolie. Pour Nissen, le second mari de Constance, l'indisposition de Mozart s'accrut en proportion et le plongeait dans la mélancolie, tout à coup il tombait sans force et il

fallait le porter au lit. Clopin-clopat, la lésion du crâne devient une condamnation. Comme si un pignon s'était détaché et errait en attendant que la machine s'arrête. Et Mozart, qui prétendait alors être un Bohémien, doit rentrer à Vienne.

La chute s'amplifie encore et en septembre la jonction se fait en Mozart entre le *Requiem*, qu'il doit composer pour un autre, et son état de santé dont l'issue ne peut plus être que fatale. Il écrit à son ami Puchberg qu'il a perdu la tête (*ho il capo frastornato*) et qu'à bout de forces il ne peut oublier l'image de l'inconnu porteur de la commande d'une messe des morts. Son nouvel état d'hypertension maladeive a très certainement contribué à produire cette forte impression. On le voit, tout confirme la menace.

Le calme apparent avec lequel Mozart annonce à sa femme, le 7 ou le 8 octobre, la vente de son cheval cache très probablement sa grande inquiétude et son angoisse. La série noire n'est cependant pas finie et lorsque Mozart rejoint sa femme à Baden, le 16 octobre, Constance s'alarme et tente maladroitement de veiller sur lui en essayant de le distraire de son intense travail.

De retour à Vienne, Mozart n'a qu'un court répit, le 19 novembre il se sent frappé à mort et confie à Joseph Diener, patron de la brasserie au « Serpent d'Argent », qu'il est saisi d'un froid qu'il ne peut expliquer, et rentre ensuite chez lui où il doit se coucher. Dans la nuit, Constance envoie chercher le médecin. Le docteur Closset estime de suite que la maladie ne peut se terminer que par une méningite. La belle-sœur de Mozart, Sophie Haibel, a décrit les derniers jours de Mozart dans une lettre adressée au second époux de Constance. Otto Jahn reproduit l'extrait de cette lettre où elle précise avoir confectionné des chemises pour que Mozart puisse les enfiler sans avoir à se bouger car il s'était partiellement paralysé. Le 28 novembre, sur la demande du médecin de famille, le médecin-chef de l'Hôpital Général, von Sallaba, osculte Mozart et le juge perdu !

Et puis, le 3 décembre, c'est la bonne surprise, Mozart va un peu mieux et organise une répétition du *Requiem*. A l'aggravation de la nuit suivante, Constance comprend que ce n'était qu'un rebond avant que la vie ne s'achève et qu'il faut trouver un prêtre. Mozart confie alors à sa belle-sœur qui le veille qu'il a déjà le goût de la mort dans la bouche et qu'il sent la mort. Le 4 décembre, alors qu'il garde toute sa conscience, il reçoit Salieri dans l'après-midi et le soir il règle la façon dont le *Requiem* doit être terminé. Mais ce calme est suivi de forte fièvre et Mozart tremble et souffre terriblement de la tête. Le prêtre n'est pas venu. Le docteur Closset

prescrit alors des compresses froides sur le front afin d'atténuer les douleurs. Mozart réagit et se dresse sur son lit avant de pencher la tête de côté et de perdre connaissance. A minuit cinquante-cinq, le 5 décembre 1791, Mozart a cessé de vivre. Le comte Deym, alias Müller, moule le masque mortuaire et le 6 décembre, à 14 h 30, le corps est descendu de l'appartement funèbre, porté sur un brancard, et déposé dans le corbillard.

Quelles sont les réactions en chaîne susceptibles d'avoir marqué si profondément Mozart après son traumatisme crânien ? Mozart portait selon la mode du moment une perruque à catogan qui n'a pas manqué de le protéger au cours de sa chute. Le cuir chevelu, très élastique, s'est peut-être fendu et quelques gouttes de sang sont sorties de la plaie. Mais très probablement sans laisser de souvenir, car Mozart pouvait avoir connu d'autres absences comme la plupart d'entre nous.

Le trait de fracture que l'on observe sur le crâne est typique d'une chute avec impact à faible vitesse sur une surface plane. Mozart s'est donc heurté lourdement la tête sans qu'il y ait eu d'enfoncement local. L'orientation générale du trait de fracture, qui irradie à travers le panneau sous-zygomatique de plus faible résistance, suppose un effet de rupture de l'os par résonance. Les vibrations produites par le choc ont entraîné des déchirures à l'intérieur de la tête.

La partie interne de l'os pariétal montre qu'un hématome s'est constitué après la fracture. La réparation osseuse n'était pas terminée lors du décès et des amincissements de l'os dus à une hypertension intracrânienne mettent en évidence les complications tardives. Tous ces signes sont visibles comme si la mort ne datait que d'hier car le crâne très gracile a gardé les détails les plus fins. L'intérieur du crâne couvert des empreintes des vaisseaux méningés porte le dessin des accidents vasculaires de Mozart, comme sur les parchemins anciens sur lesquels on a écrit une deuxième fois après les avoir grattés ou lavés. C'est la chute banale qui a changé le destin de Mozart. S'agit-il d'un accident de voyage ? Rôle du hasard en Histoire comme l'a été le nez de Cléopâtre ou la paire de gants de la duchesse de Marlborough.

L'antécédent traumatique a été oublié de Mozart et de ses proches. Peut-être ignore-t-on cet incident simplement parce que les signes cliniques ne se sont installés qu'à bas bruit pour s'accélérer tardivement de façon très brutale et conduire Mozart dans un coma de diagnostic difficile. Sur le plan clinique la pathologie est

tout d'abord neurologique, voire psychiatrique. Des céphalées s'installent de façon nouvelle. Les douleurs ne sont pas du tout passagères, leur durée est de plusieurs heures et sont accompagnées de tension psychologique.

Au printemps 1790, Mozart a cessé d'être pour les Viennois le plus grand des compositeurs de musique. Après au jeu, il vit au-dessus de ses moyens et sacrifie beaucoup à l'apparence, non pas tant par goût d'ostentation que pour faire « belle figure ». Pour lui, il n'est pas de plus grand plaisir que de composer de la musique, et de plus grand ennui que de s'arrêter. Il est donc ficelé à Vienne. Pour y avoir traîné ses ambitions, Mozart se sent dans cette ville comme dans un théâtre où chacun a un rôle à jouer. En ce milieu de l'année, il a pressenti la nature de son mal sans que la mélancolie ne l'écarte de ses contemporains. Succède alors à l'empereur Joseph II son frère Léopold II. Ce dernier procède à des remaniements et Mozart va espérer un poste à la Cour mais aucune démarche ne donnera de résultat.

A cette époque l'engouement est pour les mécaniques à musique, il fallait de la musique partout. Tous les actes de la journée étaient accompagnés par une ritournelle. Le quart d'heure, la demie, l'heure et l'ouverture de toutes boîtes ou coffrets. Cela convient à Mozart qui, si l'on se souvient, enfant ne pouvait se lever, manger ou jouer sans musique. Adulte, lorsque la musique constitue pour ses semblables un plaisir et répond à un besoin profond, il est dans son élément. A Salzbourg il avait composé des musiques de table pour le prince-archevêque. Rien, fût-ce un repas, ne lui paraît indigne d'être agrémenté ou honoré par la musique et il compose maintenant pour le comte Joseph Deyme trois courts morceaux à répéter sans cesse. *L'Adagio et allegro pour orgue mécanique dans une horloge* (K. 594, décembre 1790), *le Morceau d'orgue pour une horloge* (K. 608, 3 mars 1791) et *l'Andante pour une valse dans un petit orgue* (K. 616, 4 mai 1791), montrent que Mozart a participé à cette mode des automates. Il s'agit des seuls morceaux d'orgue mozartien écrits depuis les dix-sept sonates d'église de Salzbourg. C'est également l'époque où Mozart compose pour une invention de Benjamin Franklin, l'harmonica de verre. Une jeune musicienne aveugle, Marianne Kirchgessner, joue de cette sorte de vielle formée d'une suite de gobelets en verre qui tournent sur un axe métallique. Le son est produit par le contact du doigt avec le bord des coupes préalablement humidifiées. Le tintement céleste rappelle certains jeux séra-

priques de l'orgue mais la complexité de l'ensemble a fait oublier son emploi.

L'état général de Mozart ne fait que s'aggraver au cours de l'année 1791. Mozart sait qu'il n'a plus d'espoir et il cherche à se disperser ; si bien, qu'après sa mort, une rumeur imprécise de sa légèreté se répandit à la suite d'un scandale. Franz Hofdaemmel, frère de Loge de Mozart, a tailladé sa femme Magdalena et s'est tué ! Magdalena est une ancienne élève de Mozart et se trouve enceinte. De plus Schikaneder aurait fourni à Mozart des « stimulants » lors de la composition de « *La Flûte enchantée* ». Il se serait aperçu de la grande fatigue physique et de la mélancolie de Mozart et aurait ainsi voulu le garder sous la main en créant une atmosphère dissipée plus joyeuse. C'est sûr Mozart n'est pas bien en 1791, mais le 9 mai, lorsqu'il est nommé maître de chapelle adjoint auprès de Léopold Hofmann à la cathédrale Saint-Etienne, rien ne laisse prévoir une fin rapide. Une hypothèse à propos de cette mort brutale est que Mozart se serait empoisonné lui-même en se soignant d'une maladie vénérienne. Mozart, en effet n'a cessé de prendre des médecines et a nourri de « sombres pressentiments » au cours de son déplacement à Prague du 28 août au 25 septembre. Son emploi du temps a cependant été celui auquel il nous a habitué, c'est-à-dire effréné. Le désespoir, monté au cerveau, lui a donné une plus grande rapidité. Il termine la « *Clémence de Titus* », dirige « *Don Giovanni* » le 2 septembre, joue le 10 la « *Cantate à la joie maçonnique* » K. 471, et compose enfin « *Io ti lascio, o cara, addio* » K. 621a. Si Mozart se soigne, son activité est à peine freinée. La thèse d'un empoisonnement médical vient en fait de son amitié avec Gottfried van Swieten. Le père de celui-ci, le docteur Gérard van Swieten, médecin personnel de l'impératrice Marie-Thérèse, fut le premier à utiliser le mercure à doses régulières par voie orale pour traiter la syphilis. A cette époque les contraintes des mœurs ont quelque peu craqué et à Paris, par exemple, on compte deux mille malades qui prennent les grands remèdes à base de mercure à l'hôpital de Bicêtre. Gottfried van Swieten est un ami et protecteur de Mozart qui ne l'a pas abandonné au cours de son naufrage. Si nous sommes assurés qu'il lui fit découvrir les partitions de Bach, nous ne savons rien qui puisse l'impliquer involontairement dans ce supposé empoisonnement.

Mozart a fait part à son entourage de ses inquiétudes concernant son état. Il y pense sans arrêt et se tracasse énormément. Sa

mélancolie est d'abord fugitive et ne le pousse pas au découragement ou, pis encore, au désespoir, mais à la tristesse. Il déclare le 5 juillet à Constance : « C'est dans tes bras que je me suis promis de chercher mon repos ; j'en aurai besoin, car l'inquiétude intérieure, le tourment, outre les allées et venues, épuisent quelque peu un homme ». Le mal vient donc en partie du surmenage.

A son ami le clarinettiste Anton Stadler il n'annonce pas sa mort. Mais c'est tout comme. Il lui dit qu'il est au bord du gouffre. Deux ans auparavant il lui a écrit « *Le Quintette* » K. 581, car il le tient pour un bon musicien et a partagé avec lui des heures à expérimenter diverses combinaisons sonores, et maintenant il lui fait cadeau du « *Concerto pour clarinette en la majeur* » K.622 alors qu'il n'a jamais été remboursé des 500 florins qu'il a eu la faiblesse de lui prêter à un moment où lui-même essayait en vain de se faire avancer quelque argent. A écouter ce concerto d'équilibre parfait des combinaisons sonores, il nous semble que Mozart ait voulu donner à son ami, en testament, le meilleur de ce qu'il avait. L'amitié de Mozart pour Stadler a été cimentée au cours des répétitions de musique et de fréquentes parties de billard ou de jeux de quilles.

A deux mois de sa mort, Mozart s'offre des mets raffinés. S'il continue, comme il le faisait depuis bientôt quatre ans, à monter à cheval pour sa promenade favorite, il sent cependant ses forces l'abandonner. Le 7 octobre, après deux parties de billard, il vend son cheval pour quatorze ducats, se fait apporter du café, le boit et fume une pipe. Il prend plaisir à respirer la « magique fumée bleue » dont parlera Loti mais cela ressemble beaucoup à des préparatifs de départ. Sa femme lui manque alors, car elle se soigne à Baden, se rappelle Joseph Deiner, l'aubergiste et factotum voisin de son appartement.

D'après sa dernière lettre du 14 octobre, on peut supposer que le 14 au matin son fils Karl lui a demandé pourquoi il était si triste. Mozart aurait alors répondu être seulement fatigué et aurait décidé que ses proches ne le verraient plus jamais abattu. Il ne lui restait que peu de force à opposer au destin mais il allait encore donner le meilleur de lui-même. C'est alors que perpétuellement surmené, pressé par le temps et plutôt extraverti, il est devenu quelque peu agressif. Dans cette lettre, donc plutôt rassurante, Mozart raconte à sa femme sa course en banlieue à Perchtoldsdorf pour chercher, en compagnie de son beau-frère Hofer, son fils à l'école. Le soir il a amené Salieri et la cantatrice Caterina Cavalieri, Hofer, Karl et sa

grand-mère Weber, entendre « *La Flûte enchantée* ». Salieri a aimé la musique et le livret, il a écouté et regardé avec la plus vive attention et, de l'ouverture au dernier chœur, il ne s'est pas trouvé un seul moment qui ne lui ait arraché un *bravo* ! ou un *bello* !... La vie continue donc et le 15 octobre Mozart est à Baden où Constance apprécie les eaux chaudes et sulfureuses, et, le 16, il ramène sa femme à Vienne.

L'hypertension intracrânienne dont souffre Mozart n'est peut-être pas étrangère à cette attitude. Pour résumer, il s'est agit de troubles d'humeur faits de tristesse, de mélancolie et d'une certaine irritabilité. Les troubles de la conscience ont débuté par l'obnubilation décrite par sa belle-sœur Sophie : « Jamais, dans ses conversations et ses agissements, Mozart ne pouvait moins passer pour un grand homme que lorsqu'il était occupé à un ouvrage important. Alors, non seulement il tenait des propos confus et sans suite, mais il faisait parfois certaines plaisanteries auxquelles on n'était pas accoutumé de sa part, allant jusqu'à se négliger intentionnellement dans sa conduite* ». Les incidences comportementales du syndrome temporel sont nombreuses et variées, chez Mozart le sentiment de solitude s'est accompagné d'angoisse de mort. En neuro-chirurgie la prémonition de la mort est tout à fait caractéristique des hémorragies méningées. C'est en vain que l'on a cherché des raisons extérieures à sa décision de renoncer à se rendre à Londres sur l'invitation du directeur de l'opéra, O'Reilly. Ce dernier l'a invité le 26 octobre 1790 et lui a offert trois cents livres sterling. Mozart, après avoir rêvé de travailler en Angleterre, y a renoncé. Les circonstances intérieures, les sombres pressentiments ont retenu Mozart. Son état a provoqué une perception renforcée et une prise de conscience. Mozart s'est perçu se débattant dans des filets tendus, et il n'a pas voulu quitter la capitale européenne de la musique.

Deux semaines avant de mourir, le 18 novembre, Mozart dirige une cantate maçonnique au cours d'une réunion de la Loge « *A l'espérance couronnée* ». Le lendemain il sent que c'en est bientôt fini de faire de la musique. Après une promenade il s'arrête à la brasserie du « Serpent d'argent » où il a l'habitude de boire un

* Pour F.W.H. Myer : les habitudes bizarres que les artistes adoptent au moment où ils composent ne tendent qu'à créer un état physiologique spécial de façon à provoquer ou à maintenir l'activité inconsciente. — *La Personnalité Humaine*, 1905.

verre de vin avant d'affronter les escaliers qui montent à son appartement. Incapable de prendre son verre, il invite le patron et ami à boire à sa place. Une force intérieure anime encore sa petite silhouette, une énergie inexplicable, mais il doit rentrer chez lui pour s'aliter définitivement.

Mozart devait, dans l'esprit, boucler son œuvre. La course contre la montre du compositeur consistait alors à remplir follement ce temps compté. Avec le rondo K.622 de Stadler, qui est probablement le plus parfait de ses concertos autres que pour le piano, la « *Flûte enchantée* » est actuellement considérée comme le chef-d'œuvre qui couronne les aspirations de tout un siècle. Barthélémy a écrit en 1987 à son sujet : « Ce n'est pas simplement un opéra né du hasard ou d'une rencontre. Il s'impose comme l'expression d'une volonté qui se projette vers un but avoué. Il opère, sur un mode solennel et féerique, une synthèse de tout ce que le siècle a rêvé : un idéal d'harmonie fondé sur le bonheur, la sagesse, la tolérance et la fraternité. La « *Flûte enchantée* » marque un recul des ténèbres et le triomphe de la lumière » Cependant, ces compositions « tardives » n'étaient peut-être pour Mozart que des œuvres de transition. Mozart revient alors à la musique religieuse et espère succéder à Léopold Hofmann comme maître de chapelle à la cathédrale Saint-Etienne de Vienne. Devenu en mai son adjoint à titre gratuit, il lui restait à composer la plus célèbre de toutes ses œuvres religieuses, le *Requiem en ré mineur* K. 626.

Camille Bellaigue rapporte en 1912, dans la *Revue des Deux Mondes*, qu'un jour Charles Gounod confiait : « Quand j'entrerai — si j'y entre, comme je l'espère, — au Paradis, je saluerai d'abord le bon Dieu. Mais après, tout de suite après, je demanderai : « Maintenant et Mozart ? Ou est Mozart ? ». Une fois devant Mozart, moi je lui demanderai si outre-tombe il parle à Salieri. On sait à quel point l'ouverture du corps oblige le chirurgien à entrer dangereusement en contact avec les forces vitales. Il ne peut rester seulement technicien, un tel examen est toujours un sacrilège. Pour cette raison, je me demande pourquoi un musicien aussi éminent a été enterré avec les gueux et ce qui a conduit l'Histoire à réduire les derniers mois de sa vie à une simple accumulation de créances. Peu de Viennois ont songé à l'escorter ; toute la fatalité de l'existence de Mozart est marquée par ce silence.

LES BUSTES DE MOZART

En 1837 on inaugure, dans la salle Mozart de la bibliothèque Clémentinum à Prague, le buste de Mozart. Emmanuel Max a couronné de lauriers une tête qui ressemble à Titus.

A Salzbourg, Mozart est représenté, en 1842, la tête légèrement tournée sur le côté, les yeux levés vers le ciel et rayonnant de l'éclair du génie. Le monument de quatre mètres de hauteur a été modelé par Schwanthaler.

Au conservatoire de musique de Paris, on peut voir le buste en bronze de Mozart exécuté par L.-A. Eude. Ce buste a été exposé au *Salon* de 1844.

Des bustes de marbre de Mozart décoient la façade de l'Opéra de Paris et l'orchestre de l'Odéon à Munich.

Rodin a sculpté Mozart réincarné en Mahler et présenté le marbre au *Salon* de 1911.

Mozart a été reconstruit à partir de données anthropologiques par Pierre-François Puech. Le buste a été présenté au *Salon du Son*, Paris 1991.